



CHAPKA FILMS PRÉSENTE
EN CO-PRODUCTION AVEC ECHO STUDIO

BENJAMIN LAVERNHE
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

JULIA PIATON

LES ENGAGÉS

UN FILM DE
ÉMILIE FRÈCHE

DURÉE 1H38
IMAGE : 2.39 - SON : 5.1

LE 16 NOVEMBRE AU CINÉMA

DISTRIBUTION
TANDEM
BONJOUR@TANDEMFILMS.FR
WWW.TANDEMFILMS.FR

CO-DISTRIBUTION
ECHO STUDIO
ECHO-STUDIO@ECHO-STUDIO.EU
HTTPS://ECHO-STUDIO.EU/

PRESSE
ANDRÉ-PAUL RICCI, TONY ARNOUX &
PABLO GARCIA-FONS
ANDREPAUL@RICCI-ARNOUX.FR

SYNOPSIS

Sur la route de Briançon, la voiture de David percute un jeune exilé poursuivi par la police. Suivant son instinct, David le cache dans son coffre et le ramène chez sa compagne Gabrielle qui vit avec ses deux enfants. Bouleversé par le destin de cet adolescent, David s'engage à l'aider coûte que coûte.



ENTRETIEN AVEC ÉMILIE FRÈCHE

Pouvez-vous, en quelques mots, nous résumer votre film ?

C'est un film sur l'engagement, sur notre capacité à vouloir et à pouvoir changer les choses, et à rendre le monde meilleur. C'est aussi un film sur la désobéissance à la loi et sur la manière dont des gens ordinaires, en restant fidèles à leurs valeurs, deviennent des héros. David, mon personnage principal, est l'héritier des Justes d'hier. Il met sa morale au-dessus des lois qu'il considère iniques. C'est cet engagement-là que j'ai voulu raconter davantage que le parcours des exilés. Sans doute parce que face aux grands mouvements migratoires qui nous attendent dans les années à venir, une seule question se pose : comment accueille-t-on, et dans quelles conditions ?

L'antisémitisme, le racisme, le rejet des migrants sont des thèmes que l'on retrouve déjà dans la plupart de vos livres et scénarios auxquels vous avez collaboré avant de passer à la réalisation. D'où vient cet engagement ?

Sans doute de mes origines. Ma mère vient d'Europe centrale, mon père d'Algérie. Et avant cela d'Espagne. Nous sommes des déracinés. Le sentiment de l'exil fait partie de mon ADN. Quant à l'écriture, elle a toujours été pour moi une arme afin de dénoncer ce qui me révolte. J'écris contre. J'écris avec ma colère, et c'est vrai que le point de départ de ce film en est une : celle de découvrir qu'à la frontière franco-italienne, la solidarité était criminalisée sur le territoire français, alors que le mot « fraternité » est inscrit dans notre devise républicaine. Comment des gens peuvent-ils se retrouver en prison pour avoir sauvé des vies ? C'est absurde. Mais ce qui me bouleverse,



c'est que le sachant, cela n'arrête pas ces héros du quotidien, car ils placent leur morale au-dessus de ces lois iniques. Après le tournage, j'ai réalisé à quel point la désobéissance était une valeur qui m'était chère, et personnelle. Je dois en effet ma vie à des gens qui ont désobéi à la loi, et ainsi permis à mes grands-parents de survivre. Ma grand-mère habitait avenue Simon Bolivar, dans le 20^{ème}, à Paris, quand en janvier 1943, un ami la prévient qu'une rafle va avoir lieu. Une de ses voisines, résistante, l'accueille alors chez elle, avec sa mère et son fils de 4 ans. Cette femme va lui donner sa propre carte d'identité, ce qui lui a permis de passer la ligne de démarcation. Son père était déjà mort, déporté dans le convoi 35, mais elle ne le savait pas. Grâce à cette fausse carte, ma grand-mère, mon arrière-grand-mère et mon oncle ont pu prendre le train. Ils ont été recueillis chez des gens à Tarbes jusqu'à la fin de la guerre. Ma grand-mère est morte il y a 20 ans, et ça fait 20 ans que j'ai sa fausse carte d'identité dans mon portefeuille. C'est dire combien la question de la désobéissance fait partie de mon histoire. Je suis très admirative de ceux qui ont le courage de dire *non* pour sauver des vies. Cela ne veut pas dire qu'il y a des comparaisons à faire entre la situation des juifs d'hier, victimes d'un génocide, et celle des migrants d'aujourd'hui. Il n'y en a aucune, et heureusement ! Mais je n'oublie pas la phrase d'Elie Wiesel dans son discours de réception du prix Nobel : « Lorsque des vies humaines sont en danger, lorsque la dignité humaine est en danger, les frontières nationales deviennent sans objet » et cette question intemporelle qui en découle : jusqu'à quel moment est-on capable d'accepter des lois qui contreviennent à la morale humaine ?

À la fin du film, vous faites référence aux « 7 de Briançon ». À quel point cette histoire vous a-t-elle inspirée ?

J'ai découvert cette histoire dans la presse, en 2018. Les Identitaires, un groupuscule d'extrême-droite dissous depuis, était venu patrouiller en hélicoptère au col de l'Échelle pour chercher des migrants. Les solidaires avaient choisi de riposter

de manière pacifique à cette opération de com' violente, en organisant une manifestation qui partirait de Clavière, en Italie, et irait jusqu'à Briançon. La police les a laissé passer la frontière, mais arrivées en France, plusieurs personnes ont été arrêtées, et certaines placées en détention provisoire à la prison des Baumettes, à Marseille, au motif qu'il y avait des exilés dans cette marche : ils étaient accusés d'aide à l'entrée illégale sur le territoire en bande organisée. Ils risquaient 10 ans de prison et 7500 euros d'amende. Ils ont tous été relaxés en appel, mais certains, avec la détention provisoire, ont été privés de leur liberté. Et cette privation est scandaleuse, parce qu'au-delà de la décision judiciaire, elle s'apparente à un moyen de pression politique pour dissuader tous les gens qui voudraient s'engager dans la région. C'est une façon de leur dire « Regardez ce qui va vous arriver, si vous sauvez des étrangers en montagne ! ». Je me suis inspirée de cette histoire, mais aussi du destin tragique de Blessing, jeune nigériane qui s'est noyée dans la Durance pour échapper à un contrôle de police. Elle est morte, elle avait vingt ans.

La plupart des personnages du film sont des gens engagés mais à des niveaux très différents. Ainsi, rien ne prédisposait David à se lancer tête baissée dans cet engagement qui le mènera en prison et à la séparation avec sa compagne Gabrielle. Que voulez-vous montrer avec cette situation ?

C'était très important pour moi de prendre un personnage qui n'était pas un militant. David manque de percuter un jeune exilé sur la route. Qu'est-ce qu'il fait ? Et qu'est-ce que, moi, spectateur, j'aurais fait à sa place ? Voilà la question que je voulais poser avec le film, en dehors de toute considération politique. Car c'est ainsi que les choses se sont passées dans cette région tranquille, haut-lieu du ski et des belles randonnées, quand à partir de 2015, avec une crise migratoire sans précédent, la ville a été confrontée à l'arrivée quotidienne d'une quarantaine d'exilés. Ces gens s'installent sur le parvis de la gare, dehors, avec des sacs de couchage. Les habitants aident, apportent à manger, mais très vite, ça n'est plus gérable, alors



ils se tournent vers le maire socialiste qui met à disposition l'ancienne caserne des CRS désaffectée, en face de la gare de Briançon. Ce lieu, baptisé Le Refuge, compte 18 places homologuées, mais au plus fort de la crise, jusqu'à 160 personnes ont pu y être accueillies. Les conditions sanitaires n'étaient pas bonnes, voire dangereuses. Les bénévoles ont plaidé pour que les villes voisines les aident en prenant leur quota, mais sans succès. Je ne pense pas qu'au départ ces gens étaient militants. Ce sont les circonstances qui les ont transformés. Ils ont subi la situation de plein fouet, et ils n'ont pas pu faire comme si elle n'existait pas. Comme les marins avec la mer, tous ces gens ont un grand attachement à leurs montagnes. Et pour eux, ce n'est pas un lieu où l'on doit mourir. C'est le lieu où l'on se ressource, où l'on respire, où l'on élève ses enfants. Pas question, donc, que leurs montagnes deviennent, après la Méditerranée, le deuxième cimetière de l'Europe.

Vous avez une formation universitaire en philosophie du droit. Pourquoi vous intéresser aux systèmes de pensée qui sous-tendent nos régimes politiques ?

J'ai toujours été passionnée par les libertés publiques : la justice, la liberté, la fraternité, l'État de droit étaient autant de concepts sur lesquels j'aimais apprendre à réfléchir. C'est vrai que mes romans ou mes scénarios ont souvent un lien avec cette appétence. *Les Engagés* est un film sur la loi et sur la justice. Celle qui entrave la solidarité de David, celle qui risque de faire perdre à Gabrielle la garde de ses enfants, et le conflit entre les deux qui menace de faire exploser le couple.

Je suis fondamentalement attachée à l'État de droit. J'ai un grand respect pour la loi, c'est elle qui doit nous protéger, mais je sais aussi qu'elle est le fait des hommes, pas des dieux, et qu'à ce titre, elle peut être injuste, tant sur le fond que dans son interprétation. Il faut donc garder son esprit critique face aux lois. Or les gens en ont peur, et ils s'y soumettent naturellement, par habitude, par éducation. Je trouve qu'on n'apprend pas suffisamment aux enfants la désobéissance, qui parfois sauve. L'histoire nous l'a prouvé.

Avez-vous enquêté sur le terrain avant de vous lancer dans l'écriture du scénario ?

Oui. En 2018, quand j'ai découvert cette affaire des « 7 de Briançon », j'ai décidé de m'y rendre. J'ai trouvé une chambre à Montgenèvre, chez l'habitant, et beaucoup discuté avec ma logeuse. Elle m'a tout de suite parlé de la situation, me racontant par exemple comment des gamins arrivaient régulièrement de la montagne et tapaient à sa fenêtre. Elle me disait être obligée de leur ouvrir, ne serait-ce que pour ses enfants – elle ne pouvait pas ne pas leur apprendre l'hospitalité. Le jour même, cette femme m'a mise en contact avec une personne du Refuge. Elle m'a accompagnée chez elle, près de Montgenèvre. Deux jeunes mineurs isolés étaient là. Ils étaient arrivés la veille à pied d'Italie. Il fallait les descendre au Refuge, à Briançon, mais les plaques d'immatriculation de la bénévoles étant repérées par la police, elle m'a demandé si je pouvais les convoier. Pourtant, nous n'allions pas franchir de frontière. Nous étions déjà en France, les exilés avaient donc normalement le droit de demander l'asile. En théorie oui... Mais en pratique, la police considère que la frontière n'est pas une ligne, mais cette zone de 10 kilomètres qui sépare l'Italie de Briançon. Dans cette zone, les forces de l'ordre s'octroient donc le droit d'arrêter des exilés, et de les renvoyer de l'autre côté de la frontière en-dehors de toute procédure légale. Le droit français en matière d'asile ne s'applique qu'à partir de Briançon. C'est une entrave grave au droit, car la France a l'obligation de recueillir une demande d'asile partout sur son territoire et de l'examiner. Elle a aussi l'obligation d'accueillir les mineurs en danger. La loi française prévoit en effet une « présomption de minorité », ce qui signifie que le mineur est présumé comme tel jusqu'à ce qu'une décision de justice soit rendue. Or cette présomption, comme on le voit dans le film, n'est pas du tout respectée.

Après ce premier séjour, je suis retournée plusieurs fois à Briançon. J'ai passé un peu de temps au Refuge Solidaire. J'ai



écouté, regardé les bénévoles agir. J'ai observé les exilés qui arrivaient d'un très long périple. J'y suis retournée aussi avec les acteurs, pour qu'ils s'imprègnent des lieux et de l'atmosphère. J'ai également beaucoup lu sur le sujet, et visionné les passionnants reportages ou documentaires qui avaient été faits. Et puis j'ai essayé de comprendre la topographie des lieux, cette frontière à cheval sur un terrain de golf l'été et sur une piste de ski l'hiver. C'est un endroit fou, où coexistent deux univers diamétralement opposés, qui ne se rencontrent jamais : il y a d'un côté des gens

qui viennent passer leurs vacances et profiter de la beauté spectaculaire de la vallée de la Clarée, et de l'autre, des gens qui sont pourchassés et qui la nuit, tombent dans des crevasses, voient leurs extrémités geler au point d'être amputées, et parfois même, d'y trouver la mort. Et puis il y a cette présence policière permanente, partout. Ces voitures de gendarmes, ces hélicoptères, ces contrôles incessants... C'est tout cela que j'ai tenté de rendre compte dans mon film.



Autrice d'une quinzaine de livres, scénariste de plusieurs films, vous êtes aussi en 2010 à l'origine d'une maison d'édition, « Les Éditions du Moteur », qui publie des histoires courtes ou des pitches pour susciter leur adaptation au cinéma. Qu'est-ce qui vous a finalement décidé à sauter le pas de la réalisation ?

Ce sont les tournages des films que j'ai écrits et les plateaux sur lesquels j'ai eu la chance d'avoir été. Ils m'ont donné l'envie folle de passer à la réalisation. J'ai longtemps cherché un sujet qui soit cohérent avec ce que je suis, et avec ce que j'avais envie de dire avec une caméra. Quand je suis tombée sur ce sujet, il s'est imposé de manière évidente - l'histoire, mais aussi le lieu. J'avais envie de filmer ce territoire, qui est je crois un vrai personnage du film. Le dessin m'a énormément aidée. Je fais pas mal de bande dessinée, et dans la bande dessinée, le choix du cadre est capital, comme la photo pour laquelle je me passionne depuis longtemps. C'est par la photo et le dessin qu'un chemin vers le cinéma a été possible. J'ai aimé la multitude de métiers auxquels le cinéma fait appel : les décors, les costumes, le maquillage, le découpage, la lumière, le son, le montage... Autant de médiums et de talents au service d'une même histoire. Et évidemment, la direction d'acteurs. Je ne savais pas, avant ce premier film, à quel point j'allais aimer les acteurs. Aimer travailler avec eux.

Écrire un livre, c'est un long tête-à-tête avec son ordinateur. Un tournage c'est l'inverse, il faut construire avec toute une équipe, techniciens, comédiens, etc.

Pour moi, le tournage a été l'alliance de mes deux passions dans la vie : faire des travaux et écrire ! J'ai adoré me retrouver face aux multiples talents d'une équipe dont je ne maîtrisais pas la technique. J'ai été fascinée par tous les postes, costumes, décors, son, image ... Une seule chose m'a semblé compliquée : l'urgence de créer dans un temps imparti. Le cinéma, c'est de l'argent. On ne peut pas dépasser infiniment, alors qu'un chapitre qui ne vous plaît pas, vous pouvez le réécrire à l'infini.

Comment avez-vous choisi les acteurs pour jouer les deux personnages principaux, David et Gabrielle ?

Benjamin a été une évidence. Je le connaissais de ses précédents films, je le trouvais toujours incroyablement fin, juste, drôle, et il me semblait intéressant de lui faire cette proposition très différente de ce qu'il avait fait jusque-là. Le rôle de David est son premier rôle dramatique, et je suis époustouflée par la manière dont il nous entraîne dans la spirale de son engagement, alors qu'on sait si peu de chose de lui, de son passé, de son histoire. C'est vraiment un acteur merveilleux.

Julia Piaton, je l'ai vue la première fois à Arles, dans un cinéma en plein air, et je me souviens d'avoir été aimantée par son énergie, son physique, sa voix. Je l'ai ensuite entendu lire un extrait d'un roman lauréat du *Prix du Roman qui fait du bien*, toujours dans le Sud, et je me souviens avoir pensé : « Un jour, je travaillerai avec cette fille ! ». Benjamin avait adoré tourner avec elle dans *Le Discours*. Quand il m'en a parlé, ça a été une évidence de lui proposer le rôle.

Nous avons eu tous les trois de longues discussions lors de la préparation. Ils me questionnaient beaucoup sur leur couple. Julia craignait que son personnage paraisse égoïste car elle ne s'engageait pas tout de suite auprès des migrants. Benjamin questionnait chaque réplique. C'était stimulant. Mais pas simple pour eux, car j'avais la sale manie de réécrire les dialogues tous les matins ! Cela aurait pu durer à l'infini... Je leur donnais aussi des choses à lire : romans, articles, tribunes, etc...

Et évidemment, je les ai emmenés au Refuge quelques jours avant le tournage. Mais je tenais à ce que Benjamin ne soit pas trop « renseigné » non plus, pour rester dans une innocence et une candeur morale. Avant tout, il devait être ce type qui pratique l'escalade, n'a jamais connu d'histoire d'amour sérieuse, et pratique avec beaucoup d'humanité son métier de kiné.

La scène où il entre au Refuge était pour moi très importante. Je voulais qu'on ressente son choc visuel, car je pense que tant qu'on n'a pas passé la porte de cet endroit, on ne peut pas imaginer qu'en face de la gare où des gens vont et viennent en toute légèreté, il pouvait y avoir 160 gars qui dormaient là, dans une maison de quatre chambres seulement, avec deux toilettes et des matelas partout par terre. Pour avancer, il fallait enjamber des gens assis sur le sol, tête baissée sur leur smartphone comme des voyageurs en transit dans un aéroport. Au tournage, je lui ai demandé de retrouver cette émotion et cette stupeur-là.

Julia était déjà très concernée par le sujet et le week-end, quand elle ne tournait pas, je la voyais aller au supermarché acheter des fringues pour les donner au Refuge. Après le tournage, elle y est retournée plusieurs fois. Elle a participé à la réfection du nouveau lieu qui s'appelle les Terrasses Solidaires. Il a été acheté par les bénévoles après que le Refuge a été récupéré par le nouveau maire de Briançon, de droite.

Qui est le jeune garçon que David a failli écraser et qui va déterminer son engagement ?

Youssef Gueye est un jeune acteur français qui a joué dans plusieurs films, dont *La Mélodie* de Rachid Hami. Il incarne un de ces nombreux exilés, souvent mineurs, qui traversent à pied la frontière pour rejoindre la France. Ces gamins-là sont pourchassés par la police, et la plupart du temps reconduits *manu militari* en Italie, ce qui explique qu'ils tentent cinq, six, sept fois leur chance. Il arrive qu'ils passent entre les mailles du filet. Mais ils arrivent affamés et terrorisés, dans un état d'hypothermie qui nécessite parfois leur hospitalisation. Chaque soir, des maraudes sont organisées par les bénévoles pour aller les récupérer en montagne, et les sauver.

Les autres exilés du film, pour la plupart figurants, ne sont pas des acteurs. Ce sont de vrais exilés. Nous avons pu les engager



grâce à une convention avec Emmaüs. L'un de ces exilés apparaît dans la scène où David retourne au Refuge pour chercher le jeune Joko. Ce garçon est assis sur son lit, en train de faire ses lacets. Dans la vie, il s'appelle Mamadou. Il a traversé la frontière à pied pour rejoindre la France, et a été sauvé de justesse par les maraudeurs. Ses pieds ont gelé à cause du froid, on a dû l'amputer. Aujourd'hui, il vit avec deux prothèses.

Les autres personnages sont-ils acteurs ou bénévoles ?

Les rôles principaux au sein du Refuge sont joués par des acteurs - Catherine Hiegel, Hakim Jemili, Ludivine de Chastenet. Les rôles secondaires sont assurés par de vrais bénévoles. J'ai composé cette « famille » en tentant de rendre compte de la mixité sociale qu'on trouve encore dans le milieu associatif. Et c'est peut-être le dernier endroit où il y en a. Catherine Hiegel incarne la figure de l'engagement par excellence.

On peut aisément imaginer qu'elle ait été éducatrice spécialisée dans sa vie active ; Ludivine de Chastenet, elle, appartient à un milieu plus bourgeois, avec son mari qui fait du squash et dont elle pique la Mercedes. Hakim, lui, pourrait être un étudiant... Il y a un rôle aussi très important, celui de Vincent, le copain de cordée de David, et qui par ailleurs, est flic. Il est joué par Bruno Todeschini, lequel donne à ce personnage toute son humanité, et permet ainsi d'éclairer ce sujet si épineux par un autre point de vue.

J'ai le sentiment qu'au-delà du plaisir de tourner et d'être une équipe soudée, ce qui était très fort sur le tournage, c'est qu'on racontait une histoire qui se jouait en même temps dans la réalité, dans le même décor. Il est rarissime que la fiction s'empare d'un sujet qui est en cours. Or, c'était le cas avec ce film. Alors que nous tournions, des exilés continuaient de franchir à pied la frontière, et des bénévoles allaient les sauver la nuit, puis s'en occuper au « vrai » Refuge.





Comment avez-vous choisi votre cheffe opératrice ?

J'ai rencontré Myriam Vinocour sur *Le Ciel attendra* dont je co-signe le scénario. J'avais adoré son travail. Proche des acteurs, elle utilise beaucoup la lumière naturelle. Je voulais qu'on soit au plus près du réel, qu'on ne sente pas la caméra. La beauté de la montagne est telle qu'il n'y avait pas besoin d'en rajouter.

J'ai beaucoup travaillé les couleurs. Si je ferme les yeux, j'ai le sentiment que mon film est une palette de vert de gris, que tout se décline autour de ce ton-là, les costumes, les décors...

Ce que j'ai adoré aussi avec Myriam, c'est sa capacité à s'adapter sur le plateau. A voir des choses que l'on n'avait pas pu anticiper en prépa, et qui sont comme des cadeaux que nous font le tournage. Il faut être capable de recevoir cela.

Aviez-vous des références pour la musique ?

J'ai vraiment pris conscience en salle de montage que la musique était aussi une écriture, et j'ai adoré cela. J'avais une idée très précise de ce que je voulais ! Et ma monteuse, Audrey Simonaud, a été très précieuse dans ce cheminement. Nous avons cherché et posé beaucoup de choses ensemble, en salle de montage. *L'Opéra* de Purcell, *Comme un avion sans ailes* de Charlélie Couture, et puis le *Kaddish* de Ravel à la fin, la prière des morts, que je voulais absolument pour les exilés disparus. Je l'ai fait enregistrer avant le tournage par une jeune violoniste, sans aucun arrangement. Je voulais l'entendre comme une voix, un murmure. Tout le reste a été composé par Romain Trouillet. Je lui avais juste dit quelques mots - la nature, les grands espaces, des bois - et nous avons ensuite travaillé ensemble sur ses compositions, à la note près..

CAMPAGNE D'IMPACT

La campagne d'impact du film *Les Engagés* repose sur l'intention de la réalisatrice de faire avancer les choses sur les conditions d'accueil des enfants réfugiés, et sur le potentiel du film à susciter l'envie d'agir chez les spectateurs.

Coordonnée par Echo Studio, la campagne d'impact propose ainsi au public de passer concrètement à l'action avec nos partenaires associatifs, acteurs reconnus de la solidarité internationale (Amnesty International France, France terre d'asile, La Cimade, Oxfam France, l'ACAT, Watizat, Ecole pour Tous). Chaque spectateur peut ainsi organiser une projection débat, s'engager sur le terrain, signer une pétition ou sensibiliser autour de lui pour que les mineurs isolés étrangers bénéficient d'une prise en charge digne.

Retrouvez les actualités de cette campagne sur

www.lesengages-lefilm.com



LISTE ARTISTIQUE

David

Gabrielle

Vincent

Anne

Lili

Adam

Jocoyayé

Nino

Virginie

Thierry

Catherine

Benjamin Lavernhe
de La Comédie Française

Julia Piaton

Bruno Todeschini

Catherine Hiegel

Luna Bevilacqua

Hakim Jemili

Youssouf Gueye

Sacha Bejaoui

Eléonore Bernheim

Arthur Benzaquen

Ludivine De Chastenet

LISTE TECHNIQUE

Un film de
Écrit par

Émilie Frèche
Émilie Frèche
Gaëlle Macé

Directrice de la photographie
Montage
Premier assistant réalisateur
Décoration
Costumes
Maquillage/Coiffure
Scripte
Directeur de casting
Musique originale
Supervision musicale
Son

Myriam Vinocour
Audrey Simonaud
Fabrice Camoin
Charlotte Martin Favier
Caroline Spieth
Valérie Thery
Diane Bresseur
Michaël Laguens
Romain Trouillet
Elise Luguern
Guillaume Valeix
Baptiste Boucher
Fabien Devillers

Post-production

Abraham Goldblat
Olivier Masclet

Régisseur général
Directeur de production
Produit par
Coproduct par

Gaël Deledicq
Pascal Ralite
Laetitia Galitzine
Jean-François Camilleri
Raphaël Perchet
Géraldine Ohana

Une coproduction

CHAPKA FILMS
ECHO STUDIO
ARTABAN 01
CÉDRIC MONNERIE

Producteurs associés

CANAL+
CINÉ +

Avec la participation de

CINÉAXE 2
CINÉCAP 4
INDÉFILMS 9

En association avec

Avec le soutien du

CENTRE NATIONAL DU CINEMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
COFIMAGE DEVELOPPEMENT 9
(GROUPE BPCE)
INDEFILMS INITIATIVE 7
PROCIREP

Distribution France
Ventes internationales

ANGOA
LA SACEM
TANDEM
OTHER ANGLE PICTURES